



Une vieille colère

Michel Maisonneuve

QUI...
ITALIAN



Gaïa

Une vieille colère

du même auteur
chez le même éditeur

Le périple d'Arios (2004)

*Le chien tchéchéne** (2005)

Le Privé, ou Je tourne tous les jours y compris le dimanche (2006)

Un génie de banlieue (2008)

L'histriion du Diable (2015)

* Aussi disponible en poche, Babel noir.

chez un autre éditeur

Les tigres ne crachent pas le morceau (Corsaire Éditions, 2017)

Michel Maisonneuve

Une vieille colère

roman

GAÏA ÉDITIONS

La citation de Shakespeare au chapitre 19 est extraite de la pièce *Beaucoup de bruit pour rien*, William Shakespeare, *Œuvres complètes*, traduction de François Guizot, 1821.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
Acquistate prodotti italiani. Affiche de propagande fasciste.
© Getty Images / De Agostini Picture Library

© Gaïa Éditions, 2019.
ISBN 13 : 978-2-84720-917-4

Enfant
j'ai vécu drôlement
le fou rire tous les jours
le fou rire vraiment
et puis une tristesse tellement triste
quelquefois les deux en même temps
alors je me croyais désespéré
tout simplement je n'avais pas d'espoir
je n'avais rien d'autre que d'être vivant
j'étais intact
j'étais content
et j'étais triste
mais jamais je ne faisais semblant

Jacques Prévert – *La pluie et le beau temps*

On dirait un vieux roi assoupi sur son trône. Un de ces rois de légende, massif, déclinant mais encore puissant. Ou un bloc de racines. Il en a la couleur. L'épaisseur. Le nez large et recourbé forme presque une boucle avec le menton. La bouche n'est qu'un trait. Un rude bonhomme, vraiment. Indomptable. Pour ce que j'en connais, en tout cas, et je crois le connaître. C'est mon grand-père.

Pas de couronne sur ce crâne têtue. Une casquette, un genre de béret assez informe qu'il porte depuis toujours. À l'usine, aux champs ou à table, cette ventouse ne l'a jamais quitté. C'est à se demander s'il n'est pas né avec. Idem pour sa veste de toile bleue. Bleu pétrole. Fournie par la raffinerie. Increvable, comme lui. Increvable, même après une chimio et l'ablation d'un demi-poumon, il s'accroche. Ses pattes d'ours posées sur les accoudoirs du fauteuil d'hôpital, à demi fermées, comme si elles serraient encore la pioche, le marteau, la pelle. Un jour où il creusait un trou pour planter un abricotier, je l'ai vu manier sa pioche d'une seule main. Je suis fasciné par ces battoirs. La peau en est sombre, éraflée comme du vieux cuir. Il lui manque deux phalanges à l'index droit. Cela ne l'empêchait pas de dépiauter son cube de tabac gris et de rouler sa clope avec habileté. Quand il conduisait, on voyait ce moignon dressé sur le volant comme pour indiquer le chemin. Je ne lui ai jamais posé de questions, ni sur ce doigt coupé ni sur son passé. Je me contentais d'être heureux dans sa maison, le temps des week-ends et celui des vacances.

Ce temps est fini. Il s'est achevé brutalement. Comme un coup de trique, dirait ma grand-mère. Deux coups, en l'occurrence. Un pour lui, un pour moi.

C'est pour ça que je suis ici. Près du roi endormi. Je ne suis pas en visite. Nous sommes tous deux en exil.

Lui, il vient de passer sur le billard, et dans cette maison médicalisée, on le tient en observation. Moi, je suis en voyage. Un long voyage. D'hosto en hosto. Un accident. Une connerie qui a déchiré ma vie à l'automne dernier.

Par la baie vitrée, on aperçoit le sommet lointain de la Sainte-Victoire. Un triangle gris-bleu découpé sur un ciel sans nuages. Le mistral les a balayés. Une dernière bouffée avant de plonger dans la chaleur de juillet. L'été de mes quinze ans. Je vais le passer ici. Chez les vieux. Chez les malades. Pourquoi pas ? Ce n'est pas un si mauvais endroit pour un naufrage.

Le vent bouscule les pins, soulève des tourbillons de poussière. Même ici, à l'abri, dans la salle commune où roupillent les éclopés, il me fouette le sang. Je voudrais qu'il brise ce double-vitrage, qu'il fasse exploser le verre, qu'il envahisse cette baraque et nous envoie tous valdinguer ! Je l'ai toujours aimé. Si je pouvais courir, je me précipiterais vers lui. Je le faisais il n'y a pas si longtemps. Autrefois. Il y a longtemps. Dans les champs d'herbes folles, de cannes et de roseaux qui poussaient derrière la maison des vieux. Celle que mon grand-père a bâtie. Elle bordait un canal longeant l'étang de Berre, dans un quartier nommé « les Trois Frères » à cause de trois pitons rocheux émergeant des eaux. Quand je grimpais dans les tamaris qui encadraient les vignes, mon pote le mistral crachait des embruns, me secouait, j'aimais le froid qui s'insinuait sous ma chemise, il chuchotait à mon oreille des mots d'insoumission. Debout sur ma branche, je devenais pirate.

Grand-père l'aimait beaucoup moins. Quand il partait travailler, qu'il remontait le col de sa parka dans le petit matin, il n'aimait pas le vent. Il allait à l'usine. Il faisait des quarts. Je ne savais pas ce que c'était. Je l'imaginai en sentinelle devant un maigre feu de camp, emmitouflé dans sa doudoune, veillant sur les machines des heures durant. L'usine, c'est ce qui faisait vivre le village. Plus tard, il

faudrait détruire les habitations environnantes à cause des plans de prévention des risques technologiques. Parce qu'à l'usine, on distillait de l'essence et du gasoil. Les risques technologiques, grand-père ne semblait pas s'en soucier. Il n'en parlait pas. Peut-être qu'il s'en foutait. Il ne devait pas se douter que l'amiante lui bouffait discrètement les poumons. Lui, il faisait des quarts. Et partait avant l'aube, sa gamelle en bandoulière, pendant que mon pote le mistral se faisait méchant. Je dormais à cette heure-là, car les jours passés dans cette maison étaient d'éternelles vacances. Et s'il m'arrivait d'aider grand-père aux champs, ce n'était pas une corvée, c'était le temps joli.

Il a ouvert les yeux. Il contemple le carré de gazon, bien taillé, bien net, qui agrémenté la cour. Lui, le gazon, il connaît pas. La vigne, les patates et tout ce qui pousse pour nourrir le monde, il sait, mais le gazon que dalle. Joseph qu'il s'appelle, mon grand-père. Joseph Viterbo. Pas bavard, le vieux. Peu doué pour la fantaisie. Parfois, quand nous suivions un match de catch à la télé, un rire silencieux secouait ses épaules. Je crois qu'il n'a jamais dormi plus de quatre heures par nuit. Quand il avait fini son taf à la raffinerie, il grattait sa terre. Pas pour passer le temps, non, pour produire. Pour la tribu, et pour la vente lorsqu'il y avait du surplus. L'été, c'était la tomate, les haricots, les fèves. Puis le chou, la patate. Il a le visage de ses mains. Le visage du travail. C'est un besogneux. Pareil pour la vieille, Anna, ma grand-mère. Aussi rude aux champs qu'aux fourneaux. Elle peut faire manger dix, trente, quarante personnes. Elle était déjà experte en ce domaine à l'adolescence.

Remue-ménage dans la salle. Une femme en blouse bleue rabat son petit monde vers le réfectoire. Dix-huit trente – l'heure du repas. Je ne m'y ferai jamais. Un rythme de poules. Rien à foutre. Le vieux non plus. Il ne bronche pas. Il est ailleurs. Ses yeux ont mis les voiles.

« Monsieur Viterbo, vous n'avez pas faim ? »

Elle me prend à témoin. Elle voudrait peut-être que je lui donne un coup de pouce. Je fais le mort. Depuis quelque temps, je suis assez bon à ce jeu. Ma mère le supporte mal. Son mari, lui, n'en a rien à battre. C'est quand j'étais vivant que je le dérangeais.

La femme insiste : « Allons, monsieur Viterbo, venez ! »

Le roi est soudé à son trône.

Elle lui secoue gentiment l'épaule. « La soupe va refroidir ! »

Le bloc de racines remue. Le nez se redresse. La bouche se desserre. Mais il n'en sort rien. Il a un air bizarre. Perdu.

« Monsieur Viteerbo ! s'impatiente la dame.

– C'est pas mon nom, ça... fait-il dans un murmure.

– Mais enfin, monsieur Viterbo !

– Non, c'est pas mon nom... Moi, je m'appelle Dellacroce. »

Il a prononcé ce mot à l'italienne, en détachant les syllabes, *Dé-lla-crro-ché*.

« Oh puis après tout, si vous ne voulez pas manger, c'est votre affaire ! » dit la femme en blouse bleue en s'éloignant. Elle a vidé son sac. Mais le mien s'est rempli.

Parce que le seul grand-père que j'aie jamais connu, le type qui m'a tenu lieu de père, le rocher auquel je m'accroche, il s'appelle bel et bien Joseph Viterbo, pas autrement...

« Grand-père... t'as dit ça pour l'emmerder, hein ? Me dis pas que t'as pété un câble ! »

Il me regarde comme si j'étais un étranger. Le cou rentré dans les épaules. Les mains étreignant les accoudoirs. Le menton agité de petits mouvements, comme s'il mâchait une vieille carne. Puis son regard descend lentement, et s'arrête sur son doigt coupé.

« Non, dit-il en fixant son moignon. Mon nom, c'est Giulio Dellacroce. »

Le film repasse sur les murs de ma chambre, au plafond, sur le fond noir du ciel, en flashes sur les carreaux de la fenêtre, tournoyant, m'envoyant dinguer d'un bout à l'autre de la pièce, en désordre, comme mon cœur devenu fou depuis qu'une barre d'acier m'a écrasé la poitrine. Dans l'ambulance, mes rêves, mon enfance, mes espoirs, tout ce qui m'était promis s'enfuyait à toute vitesse. Je revois des visages inconnus penchés sur moi, des éclats de lumière... Les images défilent, s'entremêlent, disparaissent.

Deux heures du mat' dans ma prison blanche, je sens la colère battre dans mes veines. Comblé le vide. C'est mon kit de survie. Ce qui me tient encore debout. Ma mère ne le comprend pas. Quelques jours après mon retour, après des mois d'hosto, d'examen, d'entrevues avec des spécialistes qui, à propos de ma pompe anarchique, émettaient des avis divergents, elle m'a dit : « Je ne te reconnais plus, Daniel. Avant, tu étais si... » Sa gorge s'est bloquée. « Avant quoi, m'man ? Avant que tu te remaries ou avant que je me plante ? » Je me suis mordu la langue. Trop tard. Je l'avais blessée. Et je ne pouvais pas m'excuser. Pas à cet instant. Car l'autre, le mari affalé sur le canapé, n'en perdait pas une miette.

Sur les conseils du cardiologue ma mère m'a amené chez un psy. Il a épluché mon dossier en marmonnant. « Hum, troubles du comportement, je vois... »

M'man avait les doigts noués sur son ventre. Le psy m'a jaugeé en tripotant son stylo. Puis il a regardé ma mère.

« Bien, je crois que ce qu'il faut avant tout à ce jeune homme, c'est du temps.

— Du temps pour quoi ?

— Pour accepter.

— Accepter quoi ? »

Il a hésité. Il ne savait pas comment le dire. Moi je savais. M'man ne l'avait pas encore intégré. « Certaines lésions constatées sont vraisemblablement irréversibles, votre fils a besoin de trouver un nouvel équilibre. Il va lui falloir apprendre à vivre avec un handicap. »

Je me suis recroquevillé.

Les toubibs ont préconisé un placement dans un établissement spécialisé. Un centre pour cardiaques. J'y ai passé trois semaines. Dans une chambre occupée par deux autres gars de mon âge. Nous regardions la vie glisser derrière la fenêtre. Un matin, l'infirmière a découvert que mon voisin de lit avait oublié de se réveiller. Définitivement. Pendant l'office religieux que l'aumônier a donné au réfectoire, je me suis effondré. On m'a porté, ausculté, piqué. J'étais tout léger. Dans ma cage un oiseau dingue se débattait. Le jour suivant, ma mère a décidé de me ramener au bercail. Je ne suis retourné au collège qu'un mois avant la fin des cours. Le monde avait changé. Je n'y avais plus ma place. J'avais raté une marche.

Je ne peux plus courir. Trois enjambées et j'ai le cœur en vac. Ses battements font palpiter les artères de mon cou. Ceux de ma classe l'ont remarqué. Ça les a fait marrer. Je me suis accroché avec des mecs, avec des profs, je suis devenu un chien hargneux. Si on ne m'a pas viré du bahut, c'est parce que le conseiller d'éducation a dit que j'étais un cas social. Il m'avait cadré.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour me rendre compte que chez moi, ça chauffait. Et l'approche des vacances d'été a fait monter la pression. J'avais dix ans quand ma mère s'est remariée. Deux mariages, deux fiascos. Elle a passé son existence à faire des ménages, à marnier jusqu'à ce qu'elle se trouve un second mari qui lui a fait un second marmot. Moi j'ai eu un père inexistant, mon petit frère Julien n'a pas eu cette chance. Le mari, je n'ai rien à en dire. On se supporte

à peine. Un soir, j'ai mis mon grain de sel dans une de leurs prises de bec. J'ai levé le poing, il a levé le sien. Il a remporté le match. Il dit que la vie n'est qu'un tas de merde et que chaque jour, on en bouffe un peu. C'est direct, net, et encourageant pour la jeunesse. J'adore ce mec.

L'année scolaire s'est terminée sur un point d'interrogation. L'administration m'a concédé le droit de passer un examen pour être admis en seconde. Dérogation justifiée par mes problèmes de santé. Contre toute attente, je l'ai réussi. Mais mon comportement, tant au collège qu'à la maison, a convaincu ma mère qu'une nouvelle séance chez le psy s'imposait. Le fouille-méninges a réexaminé mon cas. L'établissement spécialisé, m'man ne voulait plus en entendre parler. Mais où donc allais-je passer ces vacances d'été qu'elle redoutait tant ? Dans notre appartement de la zup, où s'annonçaient de chaudes soirées ? Elle avait déjà la charge du petit Julien, fallait-il s'encombrer aussi d'un handicapé ? Le psy a proposé une solution accommodante : quelques semaines au vert, dans une maison de repos. Il en avait repéré une très « convenable », non loin de la Sainte-Victoire. Certes, les jeunes pensionnaires ne s'y bousculaient pas, mais d'après lui, ce n'était peut-être pas plus mal. Puisqu'il me fallait « du calme ».

M'man m'a consulté du regard. Je ne m'y suis pas opposé.

Je savais que j'y retrouverais mon grand-père.

On n'avait jamais échangé de longues palabres nous deux, mais quand il était dans les parages, j'avais l'impression que rien de mauvais ne pouvait arriver. C'était comme avoir un toit solide au-dessus de soi. Il ne me faisait jamais la morale, mais savait dire les mots justes au bon moment. Dans l'année de mes treize ans, j'ai commencé à fumer. Un samedi, avant de grimper dans le bus qui devait m'emmener à la maison du canal, j'ai claqué mon argent de poche en clopes. Je m'étais un peu chauffé avec le mari, j'étais plutôt

tendu. Arrivé chez les vieux, je suis allé me planquer derrière la maison, il y avait là un coin de rocailles, entre les vignes et les tamaris, où je jouais quand j'étais gosse. J'étais en train d'en griller une lorsque grand-père a surgi. Il s'est mis en rogne et, pour la première fois, j'ai cru qu'il allait me cogner. Sans réfléchir j'ai armé mon poing. Connement. Le vieux m'a regardé droit dans les yeux, sa colère avait disparu. Il a dit : « Qu'est-ce que tu fais, petit ? » C'est tout. Il n'avait pas besoin d'attendre mes excuses, le courant passait à nouveau entre nous.

C'est ce souvenir qui m'a ramené vers lui.

Mais hier soir, je l'ai regretté.

Après le dîner, j'ai essayé de discuter avec lui. Dans le couloir, je lui ai carrément barré le passage : « Tu t'appelles Joseph Viterbo, c'est pas possible que t'aies oublié ça ! » Sa réaction m'a coupé les jambes. « Vous commencez tous à m'emmerder ! Dégage de là ! »

Le ciel s'est éclairci. L'aube a chassé le vent. Je ne peux pas continuer comme ça, à noyer mes nuits dans les regrets, la rage. Je dois faire quelque chose. Me tailler, si le vieux a vraiment perdu les pédales ! Non, ça j'peux pas le croire. Ce nom, Giulio Dellacroce, il n'a pas pu l'inventer. Il avait l'air si convaincu... Faut que je me calme, comme dit l'autre. Et surtout, que je comprenne.

La vie dans un centre médical, c'est un cadran fixé en haut d'un mur et des aiguilles qui tournent. Et des spasmes qui me nouent les tripes. Des envies sans nom. Il s'obstine à battre, ce cœur débile. Peut-être est-il plus fort que moi. J'aimais courir, avant, j'aimais les arbres rabougris qui poussaient au bord du chemin longeant le canal, l'odeur des herbes et du fenouil sauvage après la pluie. Tout ce qui est perdu. Et pas seulement pour moi. Tournant et retournant tout ça dans ma caboche, je finis par comprendre que le vieux a vraiment de quoi débloquer. Il s'en est passé des choses, pendant que j'étais à l'hosto. Le bonhomme n'a guère profité de sa retraite. Tout est parti en vrille. La maison des Trois Frères n'existe plus. Une autoroute la recouvre. Au bord du canal, une coulée de bitume a enseveli les champs. Avec l'argent des indemnités, les vieux ont acheté un pavillon à Venelles, non loin d'Aix. Ils ne connaissent personne dans ce lotissement. Ils ont changé de ville, changé de vie. Leur noyau a volé en éclats. Leur fils, Renaud, enseigne les maths dans un lycée français au Pérou, et ma jeune tante, Corinne, vit à Paris. Grand-père s'est mis à tousser. Paraît qu'il a de l'amiante dans les poumons. On l'a soigné à Marseille, on a stabilisé l'évolution du crabe et le vieux a fini par aboutir dans ce centre de repos. Il n'a comme soutien que ma grand-mère, Anna, qui doit prendre le bus pour lui rendre visite.

Et moi, si c'est encore possible.

Il est vissé à son fauteuil. Ce matin quelqu'un d'autre occupait cette place. Le vieux s'est planté à côté et l'a fixé sans rien dire. L'intrus a giclé. Il porte sa veste de toile et sa casquette informe. Ce n'est pas l'un de ces vieillards qui se baladent en pyjama ou en robe de chambre. Il est prêt à aller au taf. Pour ça, je tiens de lui. Même à l'hosto je préférerais encore dormir habillé plutôt qu'enfiler un pyjama.

Je ne sais pas comment l'aborder. Qu'est-ce qu'il regarde ? Les pins, les collines, le ciel ? C'est un homme de la terre, Joseph, ouvrier par nécessité mais paysan dans l'âme. Peut-être qu'il a envie d'aller dehors. Marcher. Se dérouiller les gambettes pour dérouiller ses neurones... Dix heures. On a le temps, avant le repas.

« Viens grand-père, on va faire un tour ! »

S'il continue à m'ignorer comme ça, je vais finir par l'envoyer dinguer, son putain de fauteuil... « Viens ! » Je l'agrippe par le poignet. Il ne bronche pas. Je me cramponne. Je n'ai pas vu comment il s'y est pris, mais c'est lui qui me tient maintenant, avec quatre doigts vu que le moignon ne peut pas serrer. Mais ça suffit pour me broyer l'avant-bras. Je m'en fous, je tire ! « On va dehors, on va marcher, vieux... Allez, bouge ! »

Il se dresse. Jette un coup d'œil aux alentours, comme s'il venait d'atterrir. Tout le monde nous observe. Il se racle bruyamment la gorge, remonte son pantalon, rajuste sa ceinture. Nous traversons la salle comme des robots.

Une bouffée de chaleur. L'odeur des pins. Je réalise que la clim nous rafraîchissait tout en nous étouffant. Souffler, enfin. Le vieux hume. Ses narines s'arrondissent. Un sentier file à travers la pinède. Ici, la terre est rouge, parfois réduite en poussière qui vient se déposer sur nos godasses. Grand-père n'a jamais eu besoin de canne. Il a le pas lourd et sûr. Il y a, entre la terre, les arbres, les plantes et lui une ancienne connivence, des secrets que je devine à sa façon de flairer, de marcher sans difficulté sur ce sol inégal, d'éviter la racine qui court en travers du chemin. J'avance à son rythme, sans trop me rapprocher. De temps à autre, son œil se pose sur moi. Mais il ne dit rien. Je ne suis pas sûr qu'il me reconnaisse. Plus loin le paysage s'éclaircit. La forêt laisse la place à des entassements de roches, à un endroit où le sentier fait un coude qui frôle un à-pic. Le bonhomme a besoin de faire une pause. Il s'assied sur un bloc de calcaire, s'appuyant du

coude sur une cuisse. Moi, adossé à un arbre, je mordille mes lèvres. Qu'est-ce qu'il est encore en train de mater ? Ces toits roses et ce clocher sur l'autre versant du vallon ? Son mutisme commence à me gonfler. J'en ai assez de me morfondre et suis sur le point de lui demander d'où vient ce nom, *Dellacroce*, lorsqu'un gargouillis sort de sa bouche.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

Son moignon pointe vers les toits roses. « De l'autre côté, là-bas, on dirait Palagano. »

Le mot fait trois ou quatre fois le tour de ma tête avant de prendre un sens. Le vieux ne délire pas, Palagano existe. C'est un village de montagne, au nord des Apennins, en Italie. Ma grand-mère y est née. Elle n'en parlait pas souvent, mais parfois la nostalgie la prenait et elle nous racontait une anecdote ou deux. Joseph, lui, n'a jamais évoqué son passé. À cause de son accent méridional prononcé, j'ai toujours cru que c'était un de ces Provençaux greffés sur une souche italienne, comme beaucoup d'autres dans la région.

Il marmonne encore.

Non, il ne délire pas, il est au pays des souvenirs... mais lesquels ? Les siens ou ceux d'Anna ?

« T'es né en Italie ? Dans le même village que grand-mère ? »

Il hausse les épaules. « Évidemment, couillon ! »

Je ravale le *couillon* parce que là, je tiens le bout du fil.

« Comment tu l'as connue, Anna ? »

– Je l'ai toujours connue. Sa famille et la mienne, on était comme les doigts de la main.

– La famille d'Anna c'était les Zattini, et la tienne, comment elle s'appelait ?

– Dellacroce, petit, je te l'ai dit. »

Des battements cognent dans ma gorge.

« Comment ? Mais... alors, Viterbo, d'où ça sort ? »

– Viterbo, c'est le nom d'un mort. »

Une vieille colère

Michel Maisonneuve

Tel un vieux roi sur son trône, le grand-père somnole dans son fauteuil d'hôpital. Son petit-fils Daniel veille sur lui. Lui aussi est à l'hosto, pour un cœur défaillant.

Ce grand-père venu d'Italie un demi-siècle plus tôt a fait sa vie dans le Sud de la France. Il lui manque deux phalanges à l'index droit, ça impressionne un peu mais ça n'a jamais empêché Joseph Viterbo de rouler ses clopes. Enfin, Joseph Viterbo, c'est vite dit. Parce que ce matin-là, en ouvrant un œil, il regarde son moignon et lâche qu'il s'appelle Dellacroce. En détachant les syllabes et avec l'accent rital : Giulio Dellacroce.

Daniel part à la découverte de son grand-père. Cette histoire, qui n'est pas la sienne, devient un voyage initiatique. Daniel y plonge au risque de s'y perdre. Au-delà de la colère, de la violence, il va devoir apprendre à renaître.

Michel Maisonneuve est né en 1953 et vit en Provence, où il est journaliste pour la presse locale. Éclectique dans ses lectures et dans ses écrits, il est l'auteur de romans policiers, comme *Le chien tchéchéne*, et de romans d'aventures historiques, dont *L'histrion du Diable*.

IV-19 • 18 €

